

# **Arpenteur des terres lointaines**

suivi de

## **Soliloque du vagabond**

**Jean-Jacques Brouard**

**Editions QazaQ**

**isbn : 978-2-492483-81-3**

## AVANT-PROPOS

La poésie est liberté de création, création d'un espace qui existe et qui n'existe pas, un ailleurs multiple et mystérieux. De même que nos pas nous emmènent vers le là-bas géographique, les poèmes nous permettent d'arpenter les terres lointaines, en nous et hors de nous. L'écriture est à la fois représentation et pérégrination : elle donne accès à un univers constitué d'images, qui se situe dans un au-delà des apparences... Elle est expérience sensuelle de l'inimaginable imaginé... Le langage tisse ainsi les champs sémantiques de notre être profond.

Le poète est le découvreur des zones obscures, des gouffres de l'inconscient, des vallées de nos désirs et des hauteurs de notre pensée. Il est le cartographe et le sismographe d'un monde de signes et de symboles qui nous révèle les vérités complexes de notre être. Enfin, au fil de ses vagabondages, il ne cesse de dire, de maudire et de chanter pour exorciser le mal et dénoncer les inepties. C'est ainsi qu'il marche vers l'horizon complexe, idéal de beauté.

J.-J. B.

## Arpenteur des terres lointaines...

N.B.- Les mots marqués d'un astérisque sont des forgeries ou créations poétiques.

### 1

Brigade des étoiles, comme j'aime vous traquer... La peau du tigre en prime dans le corridor des ruines circulaires... L'âme du revenant qui n'est jamais sortie du cœur de l'aleph et qui hante les escarpements du Grand Condor... L'étoile fulgurante de l'œil vert du fauve... La lame du couteau sur la gorge du sacrifié au dieu des pluies flamboyantes... Mon murmure pour ton sexe... Et les grondements des bêtes de la pampa... Qu'il est loin l'horizon de mon rêve ! ... Si proche ta lèvre de la plaie qui nous blesse...



### 2

Zombie de cendres dans les flasques brumes du crépuscule, il *déambulle\**, *flânouillant\**, adonné à de folles amplitudes de marée mentale. Les flèches de la cathédrale déglutie fondent en une structure molle sucée par un géant translucide. Il rit de ce peu de foi. La lune s'affaiblit par défaut de contemplation. Les étoiles se gardent bien de *terrestrer\**, elles restent à distance galactique. Dans la saturation du feu de l'esprit, il redemande de l'émotion. Dans les macles de sa conscience débranchée, les poignards de l'extase entaille la chair de l'idée. Il en sort des fauves imaginaires, bêtes de noble engeance. Elles gardent dans les buttes ancestrales les trésors des princes oubliés. Et les étraves poétiques fendent l'écume des cœurs trop lourds. Cris d'engoulevants dans la tramontane, apostrophes de silence exquis ! Il glisse dans le gras végétal de la nuit des pierres qui murmurent. Nuit infinie qui berce les esprits avec tes lointains muets et ces échos qui tapissent en caresses les parois de sa méditation ! Et pourtant, des monstres se cachent dans les replis du dessous. Irritations et vergetures, enflures et convulsions : le pollen vénéneux des profondeurs ! Démesure des mots pour la circonstance onirique. Foin de la griffe du censeur *épiloguiste\** ! Que la fête embrase la forêt des sens ! Phénix dans les branches de son délire avec ses feuilles démentes et ses plumes de haute mer. Oiseaux du songe qui passez, les ailes tendues comme des métaphores sur la page d'azur, vous êtes en symbiose avec les astres lointains. Que faire de ces bulles de magma noir qui remontent à la surface du rêve par le fil des désirs ? Il craint les trous d'eau trouble et laisse émerger les êtres qui l'habitent. Ils errent dans le désert blanc où le rostre du stylographe vient ciseler la banquise du souvenir. Les vents écartent la conscience et sèment les poèmes incongrus et les pensées farouches. Il faut bien que le tigre dévore le désir de l'autre, son double, son ombre, son reflet. Improbable androgyne aux crocs d'ivoire et aux griffes de jaspé, avec ses oripeaux de sortilèges et ses voiles de fantasmagorie. Il s'avance comme un

spectre de foudre et les poètes du temps présent s'inclinent devant ses braises intangibles. L'hommage de l'aurore impose le silence au fantôme de la création. Dans la pluie des fragments de rêve, crépitent les éclats de son chant tragique.



### 3

Ah, poésie, quand tu nous détiens ! Et que tu nous décoches ta flèche archaïque... Foin de l'enfer des poètes maudits, laisse-nous contempler des lieux moins hostiles... rêver, méditer sur la trace des passages, rapporter les fulgurances, conter la transe des sirènes. Injecte-nous le délire ! Tout près de la révélation, je te vois, frère de sens. Dans les corridors de la nuit, tu laisses vaquer tes pas inconscients vers la plus grande pensée, toujours en quête des mythes anciens. Et les lunes tombées de l'azur lointain recomposent pour toi, toi seul, une géométrie de la conséquence, un fil d'Ariane vers l'outre-part. Puis, soudain immobile, pensée en pause-arrêt, tu regardes ce qui est écrit ou ce qui ne l'est pas, excréant les images secrètes contre une poésie au stade banal. Des voix sont en toi qui sourdent pour chanter la beauté des cimes. Assis là où palpète, mandala invisible, les amibes du songe et les monstres aveugles, tu traces de ton sang des signes éloquents sur l'infini tableau des palimpsestes nus. C'est le sort de l'humanité même qui est en jeu. Tu regardes la béance cosmique et tu jettes le verbe dans le grand tourbillon. Être est le secret, être, ce mieux que rien !



### 4

Poète, tu te tiens au sommet du mont des illusions, avec ton lance-mots... Là, dessous, c'est vrai, les ignorants du verbe ne s'attendent pas du tout à recevoir cette pluie de visions explosives, de symboles éclatants, d'images fulgurantes ou de flagrances incendiaires. Mais sois raisonnable, poète-combattant, tes salves ne risquent pas d'embraser les esprits : aujourd'hui, la *vulgueturbe*\* ne voit dans la poésie qu'un pétard mouillé qui fait long feu... A peine attireras-tu quelques abeilles littéraires, une ou deux mouches médiatiques, un papillon rêveur...



### 5

Dans les heures paisibles de la nuit noire, la lune au zénith offre son sein sanglant à l'œil assoiffé du poète carnassier. L'homme aux crayons cisaille de ses badines végétales les pans de fiction et les assemble comme des sculptures mobiles : il offre des simulacres au lecteur médusé. Le silence se fait et se défait dans la vision qui palpète. Les geignements de la femme enamourée passe à travers la cloison. Des idées jaillissent du ventre cérébral, fécondes abondamment. Dans l'autre chambre, un quidam, en mal de bonheur, téléphone à Dieu. C'est un répondeur : le numéro n'est pas attribué. Il faut chercher ailleurs.

L'écriture nous excite la fibre. Comme *Dom Juan*, on aspire à voir et à posséder toutes les muses avant minuit. L'exténuation déferle. Il est pourtant regrettable de devoir dormir ; dormir, c'est s'oublier et moisir un peu.



Dans les choux, dans les choux du texte, tu es né dans le texte, mon chou. Comment retrouver le fil d'Ariane de ta vie, dans ce labyrinthe qu'elle est devenue ? Un philosophe n'y retrouverait pas sa vache, même luminescente et multicolore. Dans ce fatras, ce foutoir, ce capharnaüm indescriptible, le fil se perd. Dévidé, il est défait, le fil, il s'use... ce n'est plus un fil, c'est une évanescence de bribes qui flotte dans l'impossible de la nuit sans fin. Tout au fond s'effiloche en flocons dont on ne peut plus rien dire. Il n'y a plus que l'écho des voix inaudibles et le souffle furtif des taupes rongant les choux d'autrefois.



Il y a dans la mort quelque chose de très particulier qui demande à être vécu. C'est que les mots sont beaux, mais les mots, on s'en lasse. Ce qu'il faut, c'est tenter l'expérience, essayer le plongeon dans la réalité pure, agir absolument sans espoir de recul. Renoncer à la gluance matérielle des choses qui nous prive de tout imaginaire. Faire fi du palpable et du comptable. Vivre hic et nunc sans désir de transcription. Vivre son mourir sans penser du tout. Après nous le déluge.



Baisse les paupières sur tes orbites vides et contemple les marins cisailés accrochés aux aiguilles tranchantes des compas ! Le poète est un voyeur de naufrages ! Devine qui vient hurler ce soir !



L'obscurité persistante fait son maximum pour tuer l'hypermétrope par exorbitation et explosion du crâne. Le poète mal voyant, titube, les esgourdes grandes ouvertes, les yeux en grande déliquescence, les mains rougies de larmes bleues crispées sur le stylographe, les cils gros comme des câbles, avec sa tête de montagne d'eau noire et son œil secret qui magique encore palpite comme un bec flexible et tranchant de poulpe enchanteur. Dans le lit dévasté du texte passe un serpent de signes et un tigre de chiffres.



Tiens, une araignée se dissout dans l'iris coagulé ! Ton regard devient corrosif aussi. Tu es assis devant la machine, à distance, à la limite d'une possible résonance. Au mépris de l'estime, tu fermes les yeux et te voilà qui tombes comme un astre décroché du ciel. Tu t'endors vite dans les griffes du monstre d'hallucinations qui te transpercent les chairs et te

cyanosent l'esprit. L'œil, là, au fond... un œil qui mord et t'inocule la rage d'écrire. Victoire !  
Le croc de l'araignée-tigre comme talisman contre l'informe et le médiocre !



11

A la limite des franges du rideau, infinitésimal, je reste suspendu au-dessus de l'abîme dans un silence de cave, comme une araignée fascinée par l'ultime chant de la mouche.

Je vrille, je triture et je dépèce l'espace du dehors avec des mâchoires de larve énervée.

Je cisaille la matière brute en sifflant de plaisir et je savoure l'instant pressant car les courants d'air, les mains des hommes et la chute de branches menacent chaque seconde de mon existence de fouilleur vorace.

Mais je me lasse d'être l'éternel quêteur. J'aimerais être un escargot bien à l'abri derrière sa feuille dans la trompe en spirale qui lui sert de maison... Lui au moins ne voit pas venir la semelle immense qui va l'écrabouiller sur le bitume noir.



12

A l'orée de l'indéfini, je ne peux que suspendre mon jugement et ma rêverie. A partir de cet instant décisif, seule ma main, celle qui tient le stylo, garde le pouvoir de fixer l'instant d'une manière ou d'une autre et de définir par des mots ce qui se trame à l'intérieur de l'espace qui pense. C'est une sorte de palpitation obscure qui n'exige d'ailleurs pas d'interprétation immédiate. Le doute étire le temps à force de conjectures et de tergiversations.

Il convient pourtant de tout consigner le plus vite probable afin de conjurer l'oubli. Le livre du monde est toujours là, devant, autour, dessous, derrière, du sol au ciel jusqu'au seuil de la porte, le livre-muraille qui protège de la menace barbare ou du danger de nature, le livre-caillou qui nourrit les frondes, le livre-sable qui se dérobe sous les pieds et engloutit l'ignorant dans l'abîme.



13

Asdrabul le mimographe s'applique à enregistrer avec la précision d'une araignée les gestes et les mimiques des artistes les plus fous, des politiciens les moins appréciés et des plombiers contrariés par les tuyauteries rétives. On lui achète à bon prix les schémas d'expression pour influencer la vie quotidienne des gens ordinaires. L'opération se déroule dans certaines rues des gigapoles\*, là où personne ne s'intéresse à l'événement, là où prospère le vice majeur de notre époque, l'indifférence. Contre l'abstraction et la myopie intellectuelle, la traque du sens caché exige une ascèse que seuls les ermites des forêts primitives peuvent pratiquer à la lettre. Difficiles à capturer vivants, ils résistent mal à la claustration en milieu urbain et, en général, finissent idiots ou alcooliques.



14

Au cours des Dionysorphéades, Schmartbimpf le *tritonieux\**, une épée en son genre, concourt masqué, le stylographe en bandoulière. Il est impératif que qui que quoi dont où l'encre s'écoule la plus fluide possible. Son expertise insigne serait la raison d'une différence majeure. L'ermite solitaire déplore la surpopulation : l'expansion des engeances est le pire désastre, la peste de l'Histoire, la suprême déconfiture. Dans le combat contre la démesure et la médiocrité, Schmart le trit' est le samouraï des scribes. Il manie la plume comme un guerrier de l'esprit et l'encre qu'il fait saigner sur le papier doit s'écouler comme l'eau dans les vallons d'évidence. Dans le temple naturel de la poésie, le soir descend sur le silence des orées et l'ombre rapetasse les signes de l'alphabet secret. On entend claquer les neurones des fous d'écriture. On compte les disparitions d'actants dans les avens du récit. L'excellence se dispute à coups de stylos. Les éliminés s'exécutent par devoir et l'encre se remet à couler douce sur les énigmes remouillées qui bourgeonnent d'épisodes. De son suc gluant, Triturette l'enflée abhorre le respect des outres

Bibine et bamboche ! Je me retrouve intact dans la confusion des cohues : tous pareils, les chantres illettrés, ils s'adonnent à tout !

Quel défi pour l'interprète du texte oublié ! Comme si l'écrivain ne pouvait dire au-delà de l'écrit suranné. L'esprit pleure, les yeux suintent, on subit la *médiocréation\**. Nulle envie de tergiverser, il n'y a pas à hésiter face à l'hydre qui a ses têtes.

Ah, quand même, le plaisir de tenir bon dans le vent du néant !



## 15

Dénouer le fil des obligations, le voir flotter dans le souffle d'orage et s'évanouir aux confins de l'oubli. Briser l'énorme chaîne des usages convenus, la regarder sombrer dans le limon visqueux de l'ombre nourricière. Hurler de silence pour conjurer le mal et se rire des horreurs du tréfonds, même au passage en rêve d'un cadavre maudit qui souille tout l'inconscient. Le poids des ailes augmente à mesure qu'on y pense. Le fiel de la lune ne fait pas rire les innocents qui révoltés à l'aube affrontent les guerriers. L'amertume du sang empuantit les passages. La gueuse d'injustice rend l'air irrespirable. Honni soit le réel et ses perversités ! Visions du grand théâtre...



## 16

Énormité de la présence quand se dénouent les fils du piège dans le visqueux de l'orage. Les sangsues matrimoniales nous font hurler dans le néant. Harcèlement des ignobles dans le limon nourricier où nous luttons contre l'insupportable avec constance et probité. Les nains rancuniers se repaissent du cadavre des souvenirs qui souille les couloirs infinis de l'inconscient. Quelle absence de poids quand les ailes du tréfonds maléfique prennent leur essor ! La lune de nos étreintes saigne de son désir et l'aube déchirée crache son amertume sur les innocents. Craintifs de la gueuse noire, nous renonçons à notre nature de guerriers implacables pour briser les injustices, indifférents aux condamnés qui lèvent les bras dans l'ombre du grand théâtre. Las du réel trop plat, on s'adonne aux visions, on abandonne les preuves dans le relevé des faits, on lacère les amours perdues.

Des astres imaginés par centaines dans le rêve absolu du demiurge qui me hante. Les douleurs de l'enfantement dans tous les sens quand je pressens la venue des flots. Nous n'aurons pas le temps de débusquer tous les secrets invouables que les textes recèlent. Nos

esprits auront beau rayonner de tous leurs fantasmes, l'attraction des miroirs avides tuera notre lumière. Aujourd'hui même, le récit de matière étrangle nos élans, écrase nos désirs et ruinent nos pensées. La fourberie et le mensonge liquéfient les symboles. Le poème se dissout dans les brumes toxiques et le brasier du sens s'éteint dans l'eau putride.



## 17

Extraction de l'anchois de son bain d'huile pour une avalée de saveur marine. Explosion d'algues gelées dans les synapses supérieurs. Nourriture de la pensée par le meilleur du pire : c'est qu'il faut prendre la vie à bras le cœur et presser le citron du bonheur. Pourquoi tant de lumière, Hélios ? La chaleur nous assèche, le monde est un jardin vague où tout est bousillé. Paysages ignobles, voyages superflus.

Et pourtant, folle est l'envie d'aller chasser les hommes et de pêcher les femmes à coups de poèmes nomades. Désir d'ivresse et de fusion sur l'estran ou au sommet des tertres, là où l'infini nous caresse en dépit des poils qui démangent...

Ils sont bienvenus les soirs embaumés où l'éther subjectif nous asperge de son suc nourricier. Il suffit de secouer l'arbre de vie pour qu'en tombent les fruits océaniques. Et les pensées brutes alors s'ouvrent comme des outres et répandent leurs parfums acides et visqueux.



## 18

Flottement dans les songes infinis sur le flot multiple des rivières de feu du zénith des étoiles vengeresses quand l'éclat de la nova emplasme\* les nuages évanescents de la limite. Je suis Un dans le voyage obscur. Rien ne peut troubler la sérénité brute de mon corps velu. Animal de volonté, de désir et d'idéal, je ne puis souffrir l'oubli de ce temps perdu à redire les évidences. Je ne suis qu'un reflet de l'homme projeté par le livre dans l'esprit du lecteur, le nez dans le sexe de la lune. J'exhume mon limon des entrailles souvenues de ma mère. Le temps n'est pour rien dans l'évaluation viscérale. Il me faut des mots de langues d'autrefois pour exprimer ce qui me tараude et me sidère. Ma chambre est un univers de poussières d'azur et de foudres cristallisées. Je tousse comme l'explosion d'une galaxie et les éclats d'îles flottantes dévastent l'isotopie de mon songe.



## 19

Il s'évertue, sous les frondaisons mauves, au retour des choses de l'origine dans le champ du péché commun. Il lance des olives dénoyautées au fronton des étoiles comme des boules pour un vote païen. Et le cercle des amis reparus s'adonnent à la destruction des satanés poncifs, à la gloire des fédérés du délire exquis. Et la lune est enfiévrée de male terre.

Homme de molle chair, il *s'enverru*\* dans les pâmoisons, malade des fruits du désespoir cosmique. Il imagine l'éternel saccage des temples inouïs et va pêcher à la guigne les oracles fastes sur des esquifs maudits que de tristes palombes ont souillé de leur vomi de mangues.

Il perçoit les oreilles d'un chien géant qui s'agitent dans la sphère du souvenir boueux et plonge nu dans le bain de bruines sur la butte rupestre rafraîchie par les bulles crépusculaires. Il peut enfin siroter l'amer bouillon de mythes et ronger l'os philosophique.



20

Jardin imaginable dans la scansion des cloches du crépuscule... Ah, les tressautements sonores de la machine à trous. Les hommes n'entendent pas la nature. Le néant les effraie et ils cherchent à survivre dans la forêt obscure. Ils la changent en jardin et font pousser leurs villes. Dans mon jardin qui est un bois, j'ai dû couper les bras de l'arbre. Je lui ai dit des mots inouïs. Le vent a tordu mes paroles qu'il a éparpillées dans le jardin-sanctuaire. Bouddha est resté muet, il ne dit jamais rien, témoin imperturbable des vols de mésange et du cloportage\*, amant de l'ombre d'ailleurs, gardien du silence. O jardin-refuge pour le chien qui gémit dans les parages et le chat chassé qui vient s'y cacher ! Chuchotis gazouillard dans les houppiers poilus ! Frou-frou des bêtes sombres dans les claires frondaisons ! Signes cabalistiques du poète qui se noie dans sa jungle d'images !



21

Je me plais à flotter dans la grande solitude. Silence du bureau envahi par les livres ! Je les vénère malgré cette humanité qui détruit le monde.

Quelle faute a été commise pour mériter cette flétrissure ?

Parfois, oui, j'oublie la malédiction... La musique me transporte comme, autrefois, l'amour. Pourtant, je suis tout autre. Labouré de philosophie,ensemencé de poésie, érodé par les épreuves, poli par l'expérience, buriné par les ans, *j'hallucide\**.

Le soir durcit l'esprit et la nuit alourdit les pensées. Des ombres surgissent de l'amas des fleurs tombées du cosmos. Des spirales d'idées jaillissent des gerbes de visions et le moindre signe attise le feu critique. Les couards espoirs s'envolent. Les souvenirs prennent racine, les livres lus renforcent ma pensée. Pensée sauterelle dans la prairie de mes fantasmes, pensée qui féconde ma création, pensée rebelle, pensée panthère aux crocs de sens.

Soudain planète solitaire autour de l'astre de mon futur, je quitte mon orbite et fonce vers l'infini. Je me ris des obscurs censeurs, savants officiels et maîtres de littérature. Qu'ils restent ânonner dans le palais du pouvoir sacré ! Moi, je vais désocculter l'être, dédraper les mystères, dénuder le subreptice, dépiauter l'apparence ! Mettre fin à la supercherie !

Dans le brut du réel, les pernecieux, les imbéciles et les médiocres occupent l'essentiel du perchoir. Causes d'un mal affreux, ils font hurler leurs contemporains et bégayer l'Histoire. Un histoire de massacres. Tous ces indigènes décimés, éradiqués, *génocis\** ! Tribus des montagnes, nomades des plaines, peuples déchirés, ethnies brûlées vives...

L'être du monde est sortilège et la nature va son chemin. Mais sur le vieux corps de la Terre, l'homme est une infection.



22

Cependant, tandis qu'il avance, le poète maudit, sur le pointillé imprécis du parcours, il ne pense guère à cette dimension métaphysique. Adeptes du sens de la Terre, il a l'esprit ailleurs, dans le dedans, à fouiller dans les recoins, à palper les fibres, à sonder les poches de vide...

Il sent la sueur perler le long de sa colonne et il avance tel un temple mobile qui circule en l'honneur de Mercure, le messager. Lui aussi, il va pour transmettre et appendre, à la manière des cyniques vagabonds de la cité antique. Et il est hanté par les visages et les corps de muses rencontrées dans les auberges. L'air est chaud, le soleil implacable et insouciant.

Les eaux stagnent en dérivant lentement vers l'Ouest ou vers l'Est selon l'humeur des écluses et le caprice des rivières.

Il n'a aucune idée des effets de son délire. Il ne voit que la lumière qui dégouline de sa vision et rend lisible l'innommable.



23

Je suis enfermé dans mon repaire à entasser des mots dans un ordre aléatoire, me croyant supérieur aux autres hommes de mon voisinage, tous voués au jardinage et à la maçonnerie. Moi, je suis dans l'écriture : j'y baigne, j'y nage, j'y perds pied... Et quand les mots me submergent, que je ne trouve même plus de quoi rêver purement et simplement, j'invoque la déesse du néant, celle qui gomme le sens même des choses... Je voudrais bien, de temps à autre, retourner à un stade primitif, celui de l'innocence, de la sauvagerie crasse et du brut naturel : ni art, ni conscience, ni sens. La vie tout net, sans fioriture ni recul, la vie et la mort avec le sexe au milieu et la dent pour la survie. Je ferme les yeux, je m'endors, je me réveille en sursaut : mon vœu est exaucé, me voilà dans la forêt de l'origine, enfermé dans mon instinct, prisonnier d'un corps sans esprit, esclave de la nature dont les barreaux m'étouffent. Je pousse un cri qui attire le tigre et le *draqual*\*. Je suis moins qu'un homme : une proie...



24

Nous avons le temps de voir l'espace nous baver des visions entre les souvenirs et les fantasmes. Et d'entendre la plaine dire son ire des morts quand le vent souffle entre les arches érodées. Là où les roues d'acier broient les membres des enfants desséchés, où les chiens agacés par les jeûnes déchirent la chair des exilés et s'enivrent de leur peur. Je suis un spectre qui œuvre pour Orphée. Honni soit le spectacle de l'Histoire ! Ses acteurs officient en l'horreur d'un dogme. Obnubilés par une illusion, ils s'arsouillent et *s'encriment*\*. Moi, les cris des suppliciés fissurent mon être pour l'éternité des futurs. Plus jamais nous n'aurons la joie de notre grandeur. Toujours le monde portera notre errance. La faute des utopies macabres. A l'heure où les trains partent, les ventres des bourgeois gargouillent de honte et la bouche des traîtres empestent le fiel. Les enfants aussi seront brûlés et les corps des innocents seront charognes. Les vents d'est charrie sans cesse la clameur des ombres. L'ocre du sol vient du sang des massacres et la glèbe est lourde de mort.

Le temps n'efface rien : ce sont les insensés qui oublient...



25

Prise de gorge à s'égosiller sur des barges avec des marins de terroir dans le refus des horizons plats, pour les convaincre, seulement les convaincre de se libérer. Mais ils préfèrent se soumettre au verbe commun, se limiter au lexique de base, oublier les mots incertains... Ils

craignent que le discours les entraînent hors des sentiers rebattus. Peu de chances qu'ils partent car l'ailleurs les effraie, c'est dans leur sang. Ils ont hérité de leurs mères la haine de l'au-delà des monts. Leur vallée est le seul monde possible, LE monde. Certes, il y a bien le dessous, mais c'est l'empire de l'Innommable, du dieu muet... Cela me fait soudain penser que, torturé comme je le suis depuis sept jours, je n'aurai plus de voix pour hurler quand le grand-prêtre m'arrachera la peau du ventre pour en faire un tambour de guerre.



Toujours, tu vas voir au-delà de l'apparence, dans le dédale biscornu des couloirs sombres. Quand le *bzonbzon*\* des mouches folles signale les trappes vers l'autre dimension, tu maintiens le cap. Les montagnes abritent, tu le sais bien, des monstres différents et il n'est pas bon d'en discuter l'usage. Tu bifurques et cours te cacher dans la grotte des songes.

Dehors, la réalité se dérobe. On dirait qu'une folie s'est emparée des êtres tant dans les cités que dans les forêts profondes. Il y a pourtant des hommes perdus qui veillent dans la touffeur obscure du sous-bois. Ils luttent contre un dieu sinistre aux paupières de braises bleues. Ils défendent l'esprit.

Tu te réveilles en un cercle de sortilèges au centre d'un labyrinthe de corridors courbes où rôdent des chanteuses funestes. Et tu restes écrire sur la pierre lisse du sacrifice. Ecrire pour s'affranchir du silence mortifère. Et dans les lointains, tu entends le ronflement rauque des entités bestiales. Dans l'hinterland, il n'y a que le chant fatal des éphémères. Effrayé, tu aspires à devenir saumon d'aurore à l'orée des fleuves éperdus. Mais le temps est passé des métamorphoses... Le présent est inamovible et implacable

Comment, dès lors, le poète peut-il reprendre la saga des offices maudits, la complainte des géants abandonnés, le dit des oubliés ?

De l'épaisse nuée des sommets coule la légende de l'ailleurs tandis que surgit de la grisaille la proue menaçante du vaisseau de haute mer à la gueule des caps hurlants.



Les journées sombrent dans une sorte de limon informe constitué d'instantanés mous, de petites tâches dérisoires et de travaux obsédants. Les heures se noient en elles-mêmes et le temps s'échappe comme le sang d'une blessure : les artères de l'esprit se vident de leur substance. Il faut arrêter l'hémorragie, vite ! Un livre, un stylo, une feuille de papier : seules la lecture ou l'écriture peuvent sauver l'homme de la malédiction de la matière... Il y a, en particulier, un lieu maudit qui concentre tout le harcèlement du monde et nous rappelle comme nous sommes tributaires d'une nature qui ne nous passe rien, nous dépasse et nous rend humbles... Ce lieu est le jardin : là où l'homme voudrait tout organiser, mais où la nature reprend ses droits, si l'on n'y prend garde... Il suffit de quinze jours de pluie et de chaleur douce pour que les herbes, les plantes, les arbres se mettent à envahir les espaces laissés libres : c'est une vraie arène où les gladiateurs poussent leurs feuilles et tentent d'étouffer l'autre, le voisin... Lierres, liserons, champignons cherchent à coloniser les autres végétaux et, souvent, y parviennent jusqu'à les tuer lentement... La nature est un gigantesque combat pour la vie où affrontements, alliances et trahisons opportunistes se mêlent en un ballet dont l'horreur nous est cachée par la beauté des sites et la fascination pour la verdure héritée du romantisme...



Le chat empêche tout mouvement inutile en s'endormant bien calé sur mon avant-bras gauche qui est posé sur le bureau, l'arrière-train lourdement posé sur le paquet de copies, ce qui rend toute tentative de correction vaine à moins de vouloir risquer une griffure ou – pire – un bouleversement de l'ordre de l'univers.

Car l'animal est sacré : c'est le dieu tutélaire de l'espace intérieur qui veille au bien-être de tous sous le toit de l'écu.

Le sphinx ramassé sur lui-même qui commande aux étoiles, à la lune et même au soleil s'essaie à dissoudre un coin de mon bureau en captant mon attention afin que je n'imaginer plus l'espace, mais seulement l'omniprésence obsédante de ses prunelles d'or fondu...

Son ronronnement m'entraîne au plus profond de la rêverie de chasse bleue à travers la jungle de fleurs immortelles sous des fougères étincelantes, dans le noir le plus caressant, la soie des soupçons et la lueur des blessures... Je ne suis plus que l'ombre de mon souvenir effilé comme un sabre tendu vers le futur immolé...

Le miaulement du fauve m'appelle à la liturgie d'un temps perdu qui se nourrit de ses béances... Il m'invite aussi au festin des réminiscences de l'ère primale quand nous étions de la même chair et du même sang...

Et pulse en moi le souffle de la vie...

Et son rythme barbare...



Une sorte de présence élastique dans les méandres d'un temps étrangleur et sournois... Et savoir que nous sommes enfin désamorcés par rapport à la faculté explosive des idées maîtresses de toute une génération de possibles détonateurs vivants !

L'étranger *mégapolitique\** à urgences variables qui se donne pour vendu au plus offrant et s'offre au plus vendu : je le connais, on se respecte, il a fauté, je le débecte ! Les varechs pourris des rivages *atlantides\** empuantissent l'atmosphère déjà saturée de vinasse pétrolifère extraite des lames minérales des barriques chtoniennes... Ils aspirent, ils aspirent des tonnes de merdaille et à vivre ailleurs...

Zeugmard pratiquant, fanatique de la rhétorique, adepte du *calembourre-bourre\**... aficionado de la *métaphoreuse\** électrique !

Syndrome du vagabond bleu, schtroumpf mégalithique à conscience malléable !

Trou noir du cul de dieu absolument illisible !!!

On a voulu peindre des indigènes tout nus

Et on a croqué des mollusques vampiriques...

La faim est plus honnête là où l'aliment manque.



Aberrations du système, impéritie des actants, bourdes des exécutants, manquement des concepteurs : un état lamentable !

Et des erreurs... de qui ? De quoi ? Comment ? Pourquoi ? La complexité décourage les chercheurs...

L'incapacité des étudiants à exprimer, à restituer le sens d'un texte ou le sens de quoi que ce soit, à comprendre, sidère le contrôleur du savoir...

Dans le cube de conditionnement social et culturel où les corps seuls exsudent, les fenêtres ne donnent même plus sur l'extérieur. Quant à la conscience, elle n'a plus rien d'intérieur. L'esprit n'a plus aucune perspective vers l'ailleurs. On a tourné le dos à la connaissance.

Plus aucun effort n'est fait pour assimiler le savoir qui, lié à une méthode et un savoir-faire, permettrait de se perfectionner.

Le culte de l'éternel présent enferme les êtres dans un univers plat qui empêche l'enracinement dans les œuvres du passé et la projection fertile dans l'avenir d'une création.

Le nœud de l'intrigue tragique est le conflit entre les exigences d'un enseignement fondé sur le savoir et la compétence et l'indifférence globale des gueux, englués dans l'appel au néant vertigineux, celui de l'apparence, du strass, des médias...

La béance fascine, le chaos séduit : la torpeur qui en découle est inacceptable et terrifiante, comme l'est l'ignoble stupeur, l'inquiétante bêtise...

L'inaccessible étoile ne brille même plus dans l'idéal pour ces aveugles manchots qui croient tout contempler et tout embrasser sur leurs tablettes luisantes, alors qu'ils sont dans les ténèbres et n'étreignent rien.



Soir pluvieux et froid de juin... le vent n'est plus... les arbres sont muets... l'air est glacé... le ciel triste... un ange est mort... le casque de la guerre rouille dans les talus... en short dans la chambre douillette... le poète pleure son chat... et les dieux en retrait laissent la place à l'absurde sensation de vanité et à la joie d'être malgré tout vivant... On entend dans les parages un oiseau qui fait le fou.

Le prince s'éveille en son jardin au plus profond de la nuit noire... Il est léger, il est joyeux... il sait qu'il est dans son royaume... l'ombre est sa joie, le noir son sceau... et le vent d'ouest son étendard.



Flottant l'esprit vide entre l'eau et le ciel, suspendu à la goutte de la mer retenue sur la gigantesque sphère bleue et rouge, il se retire de son corps ou plutôt en prend pleine possession abandonnant le cerveau à une sorte de vacance, ne voulant plus le nourrir de pensées lourdes et indigestes, il se perd en rêveries d'eau noire et d'eau étincelante... La mer étant versatile, toute remuée par endroits de sa lumière multicolore, diffractée en milliard d'éclats diamantés qui clignent de l'œil et invitent à se noyer dans l'extase... Homme esquif aux fesses d'étrave noire et au sexe hélice... les mains comme les pattes palmées d'un monstre aimable jetées dans l'écume et brassant des tonnes d'eau repoussées en arrière... pieds de glaise fondue qui se tordent dans le courant de marée, œil qui vise l'horizon vertical.



Le scribe mendiant, gardien du sens, a consigné la trahison du réel. Il a erré dans les vagues lointains, aux marches de l'empire, sur les glacis urbains, dans les gastes landes. Il a vu les autres, et leurs doubles. Il en est revenu. Il a beaucoup pleuré et s'est déchiré la poitrine à la griffe d'acier. Il a disséqué le cadavre du monde, raboté les mots à la pierre de vérité, exprimé l'essence des choses. L'œuvre l'a affaibli, amaigri, décharné. Sa peau est une page du livre : on y admire l'écriture du temps.



C'est comme une peur de la déchéance et du silence avec ses ailes sans plume. Le sang qui suinte de l'esprit. Esclave des ténèbres, soumis à la magie des recettes diaboliques qui promettent la liberté de ne pas être commun. Vouloir se situer en marge de l'orée bourbeuse, là où l'esprit ne pose pas son pied de vers. La pointe de la pensée s'enfonce dans le cœur du songe et l'idée vibre de la musique du corps. Frayeur du bruit qui pourrait briser l'extase. Il cite l'inexprimable et débîne son lointain. Mal vent d'hiver qui veut araser les collines et ne fait qu'arracher les êtres à leurs lubies. Le stylo en bandoulière, les mots à la gueule, le poète défait le silence et brandit son dire maudit. Il écrit de tout son soûl. Ah, les entrailles de la verte entité ! Noble engeance de lumière !



L'art du verbe se cultive en chambre ouverte à la faveur des vents du sud quand la pluie fait siffler les flammes intérieures. Le métal de nos songes ne rouillera jamais : il a été forgé par le marteau du mythe. A l'aube des oublis, la mémoire déferle et fait vibrer l'acier des épées poétiques.



L'élite au pouvoir avait dompté le langage et commandaient aux images. Elle aspirait à la maîtrise intégrale du sens pour forger l'avenir dans un alliage d'ignorance et de soumission.

Les gens ordinaires, esclaves du dogme, n'avaient même plus la force de se révolter. On les appelait les *cacambos*\* de la nuit. Ils s'embourbaient dans les poncifs et oubliaient tout.

Quelques esprits libres, très rares, étaient convaincus de la nécessité d'une dynamique complexe du sens. L'exigence absolue de la profusion lexicale les tenaient éveillés. Ils se battaient contre les convenances à coups de plumes, de chants et de cris. Ils luttèrent contre le dévoiement de la langue française\*, la langue de bois mort et le figement des genres. Ils dénonçaient l'euthanasie cérébrale. Les coulures de leur sang inondaient les feuilles de signes noirs. Acharnés de la création langagière, adeptes de l'onirisme, ils exprimaient des fantasmes et ululaient des mots nouveaux. On avait du mal à les suivre. La poésie frisait la démence. Et pourtant, c'était là, le secret.



On circonspect qui se dit tu est l'énigme de l'autre même. Et les ombres de lui dans l'elle qui oublie les premiers murmures. A l'épreuve des temps obscurs, on reconnaît les mots lumières. Le discours aux ailes défaites dans le souffle des trous du sens dérive au gré des flux sonores vers l'empire initial des mythes.

La geste des grands conquérants nous hante au cœur de l'hiver quand la violence des petits hommes souille le parchemin du songe.

L'épée, la dague, haches et plumes... on écrit à la flèche de feu sur les pierres de chair inventée. Héros de mots, de sable et d'encre narrent leurs exploits supposés. Chevaux de haine peints à la hâte sur la peau des rois immatures.

L'invoulu pouvoir des seigneurs, bâtards d'une histoire bâclée, a fait du sang une encre impure à transcrire le mystère du temps.

Que dira le chant de l'aurore ?



Trop de récriminations, de litanies, de prédictions entravent l'élan nocturne du rêveur. Et les relents de passé empuantissent le présent quand il n'est plus vivant : l'ignominie suinte des songes creux et des désirs frustrés. Le vide cérébral, c'est le prix à payer pour vivre une passion. Il vit pour ne plus mourir du tout.

Embusqué contre la niaiserie contemporaine, il s'ébroue dans le crépuscule, pour fuir tout ce qui peut le hanter. La nuit est calme, douce, maternelle. Même sans le chat sacré il voit au-delà.

Pionner de l'esprit ouvert à tous les vents du futur proche, il trouve pénible de garder l'œil ouvert malgré l'intérêt pour la langue et le feu des mots qui lui *ard\** le ventre

Contre la destruction des valeurs par des sbires rémunérés et la relativité ambiante.

Il est *absoluble\**, l'esprit du poète : on ne peut le réduire à un rapport utile. Il est la somme de son être multiple par-delà la lourde ambiguïté des choses.



On pouvait lire les griffures de la nuit sur le pelage de l'arbre Le disque de la lune contenait des secrets. Ce désir de danser dans le cercle infernal d'une promesse immonde !

On eut beau distinguer ceci de cela, cela n'y changeait rien, les jeux étaient faits, rien n'allait plus... les sommets avaient été gravis... des générations de grimpeurs avaient grimpé... Tout était consommé, et jusqu'à la lie. La science avait atteint ses limites : les virus allaient pouvoir étendre leur pouvoir sur toute la planète sans qu'on leur fit ombrage...

Les ténèbres s'épanchaient sur tout le territoire local sans respecter les frontières établies par les instances au pouvoir

Des licornes écervelées s'aventuraient dans les clairières dégagées de tous les *broussaillis\** et de toutes les salissures...

On vit des abrutis embarquer sur des galères pour y voler des rames

Des esclaves désentravés qu'on avait affranchis se mirent à s'ennuyer. Pour se distraire, ils égorgèrent des comtesses en mal d'amour.

Le temps était au jeu on pariait sur tout. Des imbéciles perdirent leur salaire du mois dans des opérations boursières ensauvagées. Ils s'endettèrent. On les pendit par les orteils à des crochets jusqu'à la boursouflure fatale. Des bourreaux de pacotille se firent quelque argent en simulant une exécution à l'ancienne avec roue et potence ce fut patibulaire...

Les semblables s'assemblaient en faisant semblant de rester à distance. Les étrangers étaient maintenus à l'écart à coups de gourdin. On engraisait les juges sous les tonnelles tandis que dans les casinos des troupiers étaient encouragés à jouer à la *croupette\** avec des call-girls assermentées.

Que faisait la police ? On se le demanda dans les salons, dans les palais et dans les alcôves jusqu'à ce qu'arrive le justicier qui enfin instaura la délicieuse terreur.

Il est désormais l'unique héros de l'histoire telle qu'elle fut écrite dans l'ancien temps des mythes...



La casse des mondes par des gens extraordinaires qui n'ont de commun que le rien qui les habitent a commencé il y a bien longtemps. On ne s'en souvient plus. On a oublié. On est moyen, imparfaits, impudiquement mal finis. Le grand univers nous inclut sans grand cas, mais nous sommes des cas limites, à l'échelle de la Terre qui ne va pas tarder à nous la retirer, l'échelle. Et la raison est majeure : nous sommes des nuisibles créatifs, mais des nuisibles redoutables. Notre spécialité, c'est la création contre la création, la culture contre la nature. Notre navire prend l'eau : la mâtüre a été supplantée par l'*immâtüre\**... il est chargé de proue en poupe de déchets *détriturés\** et il n'y a pas de capitaine. L'équipage *hétérojeune\** n'arrête pas de *s'étripatouiller\**. La croisière est promise au naufrage, mais nul ne s'en soucie vraiment. Les embarqués sont des *mariniais\** rêveurs et carnassiers.

Le monde, celui qui existe hors de nous et qui nous inclut et nous *interesecte\** et que nous imaginons en toute inconscience, est un monde quelconque. Il n'est pas seul, il est solidaire d'autres dimensions étranges qui n'aiment pas qu'on les effleure sous peine de succion immédiate : il vaut mieux rester dans le milieu du poncif et ne pas se divertir. Tout excès de quête présente d'un danger d'anéantissement brutal par aspiration cosmique malgré les efforts de récit instantané du pèlerin de l'infini qui se prend pour un génie *malassoupi\**...

On n'a pas le temps de penser à mal qu'on l'a fait. Alors si on prend le temps, le mal est incommensurable. La nuit est constante, même de jour : on ne sait pas voir. On est dans l'illusion... Le faux-semblant nous tient lieu de vrai : et la foi nous sauve de la lumière. Le dédale obscur nous séduit et nous y errons voluptueusement dans la mollesse gluante de l'abandon du bien.

Il est impératif pour durer d'imaginer notre désir pour créer l'idéal de nos songes. Le monde sera onirique ou ne sera pas souhaitable. On est dès lors obligé d'avancer en regardant de côté, les mains tendues vers l'arrière, avec regret. On ne voit ni les trous ni les bosses ni les piliers ni les stalagmites ni les chausse-trapes ni les éléphants de marbre...



Il importe de souligner que la perception par le lecteur des fusions profondes du sens et le plaisir sensuel des synesthésies permettent à la pensée une transmutation insensée de l'apparente matérialité du monde.

De méditations en analyses symboliques, le voyant procède à une subversion du réel qui ravive la vérité des paradoxes. Parfois, cependant, on assiste à l'émergence d'une géométrie elliptique que renforce l'unicité vorace de l'instant, ce qui pousse, dans le flux torrentueux des rencontres, la création à abandonner sa rigueur et sa part d'innocence.

L'Art exige alors une distanciation qui se nomme **humour**. Dès lors qu'il s'y consacre, l'écrivain, libéré des carcans, des poncifs et des croûtes, a le plaisir de révéler au public exigeant les arcanes mineurs pour un accès aux transes paniques et une excursion vers la conscience du beau.



Éperlan d'acier dans le flot délirant, ton rostre d'argent planté dans les voilures du vaisseau. Son sillage d'errances narrées entre des îles incréées aux rocailles arides. Une idée qui se déploie et qui suit son long cours sur le grand fleuve glacé aux berges mouvantes. Les fantômes gelés suintent de leur sels nutritifs. Le poisson des eaux lacrymales ne survivra pas à l'aube. Seul le crépuscule est un raccourci vers l'échappée. Je me traîne d'un rien à un océan d'images...

\*\*

\*

## Soliloque du vagabond

N.B.- Les mots marqués d'un astérisque sont des forgeries ou créations poétiques.

### 1

Les monstres du monde, fourbes et cruels, on les voit le jour. Les fauves du système, avides et criards, on les craint la nuit. Ils nous hantent à longueur de raison. Ils nous usent jusqu'au sang de l'être.

Rester loin des artefacts jusqu'au soir, flotter à l'écart des autres jusqu'à l'aube. Se réfugier dans les terres imaginaires, au-delà du réel. Trois clés pour trois serrures. Bien être libre d'idées vives. Échapper à l'écervèlement\* de masse. Lutter contre l'oubli.

Poètes, philosophes, nobles penseurs, aventuriers du verbe, c'est l'éveil et la rébellion qui nous font avancer vers plus haut....



### 2

Les médias nous laminent et la vie nous consume. Le bouillon d'inculture dissout l'esprit humain. Le divertissement pur est un art détestable : sans le discours écrit, nous ne sommes que des ombres. Le futur idéal est enfoui dans les sables que le flot des grands riens inonde et rend amorphe. Le lot commun m'ennuie et l'histoire me désole. Je m'insurge, je sidère\*, je hurle et je désastre\*. Au bout de mes possibles, j'aspire à l'infini et le néant m'inspire. Je hume le passé défini du désir. Dans la perte de temps, le présent m'est précieux. Tous les bruits me fatiguent et je veux le silence pour vomir tous les mots, les mots qui ensorcellent... Poésie, ô démon qui tourmente mes nuits !



### 3

Le bathyscaphe *Pourquoi* explore le subconscient et fouille le limon primal aux frontières du sens, se moquant du sens des limites... et vice versa\*... Forcer la porte sans demander si la quête vaut la peine, la peine de la joie de savoir les profondeurs toutes à explorer au bout de la nuit sans fond ni fondement par-delà les dessous insondés\*.

Avide du premier mystère des origines, on aberre\* dans le chaos intérieur : nage suboécane\* dans les forêts de lamineurs comme exercice de la liberté de tout connaître.

On imagine le grand n'importe quoi. Et la béance offre sa perspective qui peut aller loin, on ne sait jamais où... jusqu'à l'orgie métaphysique qui flétrit les pensées et fait fondre les chaînes ?



## 4

Les femmes aux longs manteaux font des signes secrets. Elles hantent les couloirs du labyrinthe vert quand les voiles gonflées glissent sur l'eau du rêve. Et les fleuves indécis créent des îles et s'épanchent dans la mer montée sur ses chevaux de vent. Les hommes de la côte adore la fée des eaux. Pour elle, des poètes glanent les ors de l'aube et chantent la splendeur à la Pointe du Temps. La beauté la plus pure du crépuscule en feu rend le cristal vivant et les montagnes vibrent du grand savoir des arbres. Les astres artificiels dans le ciel de synthèse explosent sans délai. La renaissance enfin du cosmos initial enchante le ballet des nymphes inaugurales. Les yeux de l'Espérée constellés de désir apaisent les marins venus troubler la fête. Ils s'endorment à bord et c'est le grand voyage.



## 5

On pense que l'écriture est un plaisir facile, que la page est le lit de l'eau noire du dessous, que le rêve est le bois qui s'embrase en poème.

Mais créer, c'est oser déchieter un dieu, terrasser un dragon, affronter les guerriers surgis des profondeurs.

Flots de sang, crachats venimeux, cruelles blessures : on risque le néant. Terreurs qui zèbrent la page de leurs épées brûlantes. Hurlements sous la lune de jaspé et les ramures de bronze. Sanglots dans le sable blanc des palimpsestes.

Le mythe se dresse en oriflamme d'azur, de pourpre et de lumière, signe d'éternité dans le monde éphémère. L'homme veut le saisir pour avancer toujours contre les vents de mort et la mer de tristesse avec tous les héros de l'enfance perdue.

Il suit avec l'épée les sillons matriciels où fermente le sens aux effets terrifiants.

L'écriture est gratuite mais le prix du poème se paie en morceaux d'âme et en pintes de sang, le sang noir des aveux et des révélations. Sous le scalpel des mots les choses lacérées hurlent leur raison d'être à la sourde raison.

Et l'espoir d'unité qui nous taraude encore n'est jamais satisfait de tous les simulacres dont la réalité est le tissu maudit, troué par les erreurs, les oublis et les songes.



## 6

Je dérive à pied sec dans les emblavures crépitantes avec un espoir d'ailleurs qui défie la raisonnable\*. Les talus m'imposent la suprématie des arbres. À l'écoute du silence des stomates et de la douce tyrannie des troncs, je chemine dans les monts inondés.

La poésie du songe diurne colorie les visions futures. La volonté s'abandonne dans ses voiles d'éperdition\*. J'ignore les conséquences de l'errance et je cultive la raison du moins fort. Le monde est loin. La solitude fleurit du soupir de femmes offertes au désir. Et la vive aurore du délire de chair est volupté de fulgurances sacrées dans les pans d'ombre !

Miroir des horizons flous où flottent de vagues tribus venues des temps anciens et des livres perdus.

Je m'adonne à l'impensable et, indompté, buveur avide de pulsations, j'écoute les farouches caavales hennir au profond des marais cérébraux.



7

Ivresse totale des livres amassées dans la poudrière d'un vaisseau poétique d'où les créatures étranges s'envolent vers des ciels virides\*. Je ne sais plus que faire des feuilles qui s'amoncellent et j'ai la plume irritée. J'étouffe dans le pollen magique de la création sauvage. Je me noie dans le montant et le descendant du verbe fluide. La folie me guette, fauve énergumène qui aspire à l'inspiration dans le jour mourant à petit feu solaire propulsant l'horizon à l'arrière de la sphère des idéaux constants, dans le spasme d'un océan convulsé par l'ouragan des mots. Minutes et mémoires éclatent à rebours du présent : c'est la métamorphose. Maître d'œuvre morte, allergique au frottement des concepts contre les parois de ma conscience écorchée, j'écris, donc je deviens.



8

La joie d'inattendu dissout l'adversité qui fermente et macère dans l'inconscient maudit. Tensions du stylo vert dans la main rouge de sang. Léger surplus d'obscur au versant poétique. Le souffle souterrain défait le sol fibreux. La possession surnoise sans sommations d'usage. Vieille branche tombée, tu n'as plus faim de feuilles : la forêt a perdu son sens et ses essences. Le fleuve doit couler pour que l'écrit se fixe, l'eau du dedans perler en un délire d'images, métaphores inouïes au-delà des limites. Torpeur inopportune à l'orée des ténèbres quand les sorciers du verbe secouent l'arbre de vie. Les illuminations au promontoire des rêves, la démesure des astres qui nous fait délirer, la plume sacrifiée au dieu noir du silence !



9

Trouver d'abord un sens au jet flou de l'esprit. Satori violent dans la forêt primale, loin des assauts chimiques des zones ravagées. Visions noires de l'estrane au bord des terres connues d'êtres ignominieux aux difformités crasses. On s'effraie des actions de la race des fous lacérant les campagnes de griffures immondes. Feuilles d'adversité que la fureur déforme et la cruauté rouge des barbares vicieux que l'alchimie soustrait à nos regards avides. Je me suis exilé sur les hauteurs glacées pour y vivre l'ascèse et mourir de penser, persuadé que l'errance sous les bleues frondaisons ferait saigner la muse de sa lymphe mythique. La densité des bois libérant les parfums des herbes et des bêtes par-delà le grand fleuve des peurs inoubliables est le contre-poison. Et dans l'aube hésitante je recherche les mots au fond des trous du rêve où niche la mémoire. L'épée de la saga siffle dans la tempête : elle veut fouiller le ventre de la bête des fjords. De l'encre de son sang, on écrit les énigmes. Les bardes et les scribes créent un récit de souffles, de lave, d'algues et d'or, la légende des arbres...



## 10

La chute bienvenue des trônes et des banques et le pourrissement du corps républicain est l'épisode final de la saga du vice. Le dictateur déteste tout ce qui épanouit, le peuple souverain crache sur les poètes. L'humanité pullule dans l'infect borbier des murs et des prisons, de l'aurore guerrière. Le mal originel sévit depuis des siècles. L'esclave et l'exilé rêvent d'un renouveau. Mais les lâches et les traîtres ne veulent rien changer.

Les villes tomberont sous le marteau de Thor. Et le déluge noiera les palais, les châteaux...



## 11

Acharnement sur l'or des actants maléfiques, au prix des chairs ouvertes et des têtes abîmées. L'homme n'apprend jamais des leçons de l'Histoire, ni du cri des esclaves ni du rôle des gueux. Le ciel fuligineux et la mer goudronnée ont rendu bien amer le charme de l'époque.

Jeunesse, mais où vas-tu ? Ne vois-tu pas le piège qui te fait oublier ? Les ruines sont sacrées, les reliques précieuses, les grimoires instructifs, l'écriture nécessaire ! Une grande sagesse a longtemps perduré grâce aux livres anciens et aux vieux apologues : elle a nourri l'esprit des hommes de raison qui ont le cœur à vif et l'esprit embrasé.

Mais notre espoir s'épuise, notre monde est vendu au plus offrant des grands, à tous les parvenus. La communication nous brouille tous les sens, les allées du pouvoir sont pavées d'explosifs. La culture est souillée et l'art est marchandise. L'arrière-cour des palais est un tas d'immondices. L'empire des ignorants nous opprime et nous tue...



## 12

Les chevaux de la mer montés par des sirènes répandent sur les côtes la terreur du temps. Tout est bon pour s'enfuir : d'aucuns perdent conscience. Le vent de brume alors effleure l'eau noire du rêve d'où surgissent des îles aux crinières indécises. Les femmes aux longs manteaux font un signe secret quand elle se glissent nues dans le dédale vert. Elles chantent la splendeur des aurores cristallines et la pureté des feux dans la nuit sacrifiée. Et ces arbres savants qui chuchotent des odes aux montagnes du ciel, aux forêts de l'azur. Mon désir étincelle sur le corps de la nymphe et le monde écorché hennit de ses typhons.



## 13

Un essai d'écriture du stylographe ancien accentue les béances de l'improvisation, miroirs du songe obscur et jets d'encre future. Les épanchements du verbe écorchent la pensée, l'écart est tout puissant, la licence invaincue, marée de beaux fantasmes, moissons de délires fous... Les femmes de la mer labourent le champ des mots, sèment les graines vives des récits de naufrage, aveuglées par l'hybris, abusées par les vents. J'attrape les poissons de mes désirs

brûlants. Je me force à aimer les choses imparfaites, les créatures bancales et les faibles humains. Je tâtonne dans l'ombre, spectral et hésitant, à caresser le sens et aligner les signes.



14

Charlatan minimal du discours fabriqué, il ahane et griffonne à la lueur du lampion. La danse des poètes l'importune et l'agace : on ne les autorise à valser qu'au printemps. Et moi, je le regarde, cet autre, ce bouffon. Je le vois qui, courbé, se voit marcher tout droit, qui se tord, qui s'escrime, en proie au doute affreux des vaniteux poètes, des créateurs mondains.

Tant que le chemin va vers l'horizon des mondes, le voyageur se croit investi d'un message : il œuvre au bien des hommes, à l'essor des idées. Les montagnes sont vastes et le métal est rare. On ne sait pas de quoi l'œuvre sera forgée. Demain est incertain : on peut casser sa plume !



15

Sortilège de branchages et thérapie des nœfles, le délire ressurgit de ta conscience nue, esprit de déchirures, de fibres et de lambeaux. L'eau vive du récit s'enracine dans l'âge de l'*adolinnocence* \*— époque surannée, impression d'éternel —, les désirs sont moins fous et plus rare est le rire. Sans trop savoir comment, tu déchiffres les faits en sachant l'ignorance des fausses vérités : la sagesse n'est-elle pas refus des évidences ? Tu supportes les riens, les envies, les soupirs. L'ivresse du présent est ta rosée vitale et tu te coucheras sur la terre pour aimer.



16

Passagers clandestins, le bonheur pourchassé et, dans les cales obscures, le regret qui nous ronge. Chorégraphie des arbres, oracles des remous, peaux mortes, poissons d'exil, adjectifs indociles et les dicos inertes au bord des fonds muets. Mots de tribord hurlés par des marins athées en deuil de leurs gréements et trop tard débarqués. Exposition limite des orgasmes secrets : sur des grèves de feu les mains de nos espoirs prennent les hanches nues des femmes imaginées. Je suis veuf des escales, des croisières, des mouillages. La chair de ma pensée colle au rocher des songes.



17

Le soir est trop épais de lourdeur poétique. La pluie chargée d'échos vient écourter mon songe. Indicible récit qui encombre l'esprit : les mots se noient mort-nés dans l'encre du stylo. Et l'amour écrasé sur l'enclume du sens... La pointe sèche du désir souffre de son acier, plume qui se contente de son tout petit trait. La lune rousse me hante et viennent les Vikings. Le Draken est secoué par la danse des ventres et la mort écartèle les amants décatés. Absence du soleil sur la grandeur nature rebelle aux grands pilotes et à leurs portulans. La volonté d'écrire subit les sortilèges et la marche des arbres est rythmée par le sang du phénix

impensable que consacre le mythe. Mon corps s'enracine \* dans la tourbe ancestrale. Mon épée saigne encore de l'encre originelle. Et ces îles infondées qui me rêvent absolu. La poésie m'aspire dans son vortex obscur.



18

Ne va pas au-delà du voile de nuées dans l'obscur biscornu des corridors de pierre quand les mouches affamées jaillissent de la porte, la porte de là-bas. La montagne protège des monstres différents : il n'est pas conseillé d'en chercher les raisons sous peine de mal fatal ou d'un coup de folie. L'être caché dans l'ombre aux yeux de braises bleues, maître du labyrinthe et de ses sortilèges, règne sur tout un peuple de créatures hybrides.

Écrire, tu peux écrire, t'affranchir de l'angoisse, du silence mortifère, oublier le cri rauque des bêtes entravées.

Chanter, tu peux chanter les poèmes de l'île, t'imaginer renaître dans les vertes collines, devenir un saumon tout éperdu d'aurore qui danse dans l'eau bleue d'un fleuve inachevé.

Le mauvais vent reprend sa lugubre saga, la stridente plainte des géants sacrifiés. Dans les détroits brumeux d'irréelles presqu'îles, la gueule des vaisseaux aboient à l'horizon. Poisson crépusculaire dans le sillage des flottes, je me laisse porter par les récits d'errances. La puissance du mythe est le seul talisman qui sauve du harpon de la sombre Immortelle.



19

Et ils allèrent sur la mer blanche, terrifiés par les horizons béants qui s'ouvraient en leur gouffre. La poupe de leur vaisseau était comme calcinée par les feux d'un désir. Et le ciel convulsé ouvrait ses chausse-trapes. Les étoiles au ciel faisaient un doux big bang quand les supernovæ agitaient les confins. Les corsaires de la nuit passaient dans les nuées avec leurs bandeaux noirs de diamants constellés. Et les vampires femelles aux chevelures reptiles hurlaient les noirs couplets de sagas apocryphes. Giclements de sang chaud des sexes purulents à la saveur salée des futurs innommables : les sens dézingués par des mots transmutés. Arthur avait raison, le vagabond dément : poésie est abyme. Ses cuisses sont ligneuses, sa poitrine de pierre et ses griffes crochues sous des gants de caresse arrachent nos fantômes, érodent nos idées et aspirent goulûment nos rêves de lumière. Voyez sur la terre sèche, les poètes sacrifiés...



20

Extraire les échardes de l'inconscient bouillant, les gangues incandescentes du plasma intérieur... Ronger les fruits occultes aux noyaux délétères... Enfoncer les doigts nus de l'esprit dans la fange au goût bien putrescent de la noble origine... Peser avec des mots la puissance des morts, les graines de leur os, leurs vapeurs de sang noir... Flotter comme des outres pleines des vents futurs pour ôter la poussière des ruines du monde ancien... Que restera-t-il donc de nos poèmes de feu dans le flot diluvien des larmes torturées ?



## 21

La machine à créer s'emballe toujours le soir. Les détritiques du jour l'enfoncent dans la masse des objets obsolètes et des sujets désuets. Et pourtant la machine ne cesse de générer des phrases. Matrice infatigable, elle engendre les mots. Du plus subtil des sens le suc et l'ambrosie coulent de ses entrailles aux sphères musicales. Contemplation sans fin de la splendeur suprême, imagination pure de couchants éternels, vision de paysages idylliques et terribles, suggestion de forêts tièdes et pourtant nordiques, reflets de braises ambrées dans les ciels de l'automne, éclairs d'ardents baisers sur un lit de rocaillies et mort instantanée par la foudre d'images. La nuit noire s'éternise, la machine tourne à vide... Mais le verbe expulsé écrase le silence. Le poète, obstiné, résiste à la nécrose.



## 22

Sur le dos des carabes traversant l'océan, des pollens, des poussières, des effluves de forêt : l'épopée bucolique et ses folles images issus d'une outre à songes pleine d'obscurs lambeaux, de souvenirs absurdes, d'images intérieures. Quelle amphore bien bouchée à coups de bonnes raisons ! Et, dedans, tout un monde fermenté de formules.



## 23

De mesure plus jamais. Dévasté par les vents, reste plus qu'à entrer, enivré de poèmes, dans les gouffres gelés où sont les Immortelles.



## 24

Tu es seul dans l'espace, tu écoutes les pulsars chanter dans les fins fonds d'un champ illimité où la lumière est noire, absorbée par les trous. Tu es un autre spectre, un amas de photons, de vagues vibrations, de créations rêvées... Monstruosité verte glissant dessus les flots... Ondes de l'Invisible... Rythme de corpuscules... Fragments de vide ancien détachés des amas... Fols esquifs d'infortune dans l'océan cosmique... Vénus abandonnée aux étreintes solaires... Lilith dans l'arc-de-cercle des verges débridées. Les planètes violées en saignent de leur lave et Zeus inanimé s'empêtre dans ses traines. Des étoiles géantes la déesse ignorée, sur le cheval du ciel, épouse la marée et les courants contraires des grandes galaxies de son ventre en fusion font jaillir les magmas. Les débuts du cosmos sont un peu décevants, mais l'histoire galactique ne s'écrit qu'une fois et le sein titanique de la géante gazeuse donne le lait vital des confins inouïs. Des nuées de Magellan aux prairies de Saturne, voilà le cavalier du mythe primordial !



